

Quand migration ne rime pas avec motivation

Joël Saintiphath et Rolando Jean-Baptiste sont des étudiants fraîchement diplômés de l'Université publique des Gonaïves. Tous deux ont entamé une carrière dans l'enseignement.

Joël Saintiphath & Rolando Jean-Baptiste

Il y a quelques jours, nous rencontrons une amie de notre promotion. Au cours de la conversation, nous lui demandons des nouvelles de son frère, étudiant méritant de troisième année en comptabilité. Réponse de notre amie: «Il ne va plus au cours; il se prépare à partir pour le Chili.» Pendant nos études, un de nos amis nous a aussi fait faux bond, d'un jour à l'autre. Parti au Chili. Et nos classes actuelles se vident à raison d'une dizaine d'élèves par année. Tous, vers le Chili.

Depuis environ quatre ans, le Chili, suivant le Brésil, a ouvert ses portes aux travailleurs haïtiens. Ces derniers savent que les conditions seront peut-être pires que celles qu'ils endurent chez eux, mais mieux vaut souffrir à l'étranger que chez soi. Et depuis l'Amérique latine, les possibilités de rejoindre l'Amérique du Nord sont plus concrètes. Une expression est née de ce phénomène migratoire: on surnomme «Chili tèt dwat» (littéralement, «Chili tête droite»), tous ceux qui ne pensent qu'à quitter leur pays pour le nouvel eldorado sud-américain.

D'après un rapport communiqué par la police d'investigation chilienne, un total de 104'782 jeunes Haïtiens sont entrés au Chili au cours de l'année 2017, soit le double par rapport à 2016. Pour sa part, le Ministère de l'Éducation nationale haïtien a recensé un taux d'absence de 19% des élèves en classe terminale habilités à participer aux examens officiels. Ces données traduisent le niveau de désespoir. La diaspora semble représenter une réponse toute faite face à ce problème. Pour beaucoup d'Haïtiens, rejoindre la diaspora est synonyme d'accéder au bonheur.



Puisque le bonheur se trouve ailleurs, le sentiment d'appartenance au pays, et à tous les cercles sociaux (famille, école, église) auxquels appartiennent les élèves, est en train de s'estomper considérablement. Pour beaucoup, leur corps est en Haïti, tandis que leur esprit converge vers d'autres pays. À l'école, il devient très difficile de trouver de la motivation pour accomplir des tâches qui sont alors perçues comme vides de sens.

Ce désengagement face à l'école est renforcé par l'absence d'encadrement de la part des parents. De nombreuses familles, dont le père et la mère ont tous deux rejoint la diaspora, ont laissé leurs enfants, parfois jeunes, soit chez un membre de la parenté, soit livrés à eux-mêmes, à la merci des circonstances. Ils vont à l'école quand ils le désirent et nourrissent l'espoir de rejoindre leurs parents à l'étranger. Et quand les enseignants sont eux-mêmes séduits par ce phénomène migratoire, il devient réellement difficile de trouver des repères.

Du côté politique, on peine à réagir, puisque les dirigeants haïtiens font eux aussi partie du problème: 90% d'entre eux n'ont pas leurs enfants en Haïti et ne fréquentent pas les services publics du pays. Au moindre malaise, ils se rendent dans d'autres pays pour se faire soigner. Le phénomène migratoire constitue un tabou. Par quelle approche magique un enseignant pourrait-il motiver un élève à se concentrer sur ses apprentissages, alors que ce dernier est déjà ensorcelé par l'idée que sa vie ne peut être changée qu'en fuyant le pays et que l'on sait que la réalité atteste de ces changements? Nous ne le savons pas encore. Ce que nous savons, c'est que nous, nous ne voulons pas partir. Nous aimons notre pays et nous restons très attachés à nos valeurs culturelles. Nous avons à cœur de développer notre pays par notre travail et nos connaissances. Nous voulons rester pour voir Haïti grandir, mais comment stimuler la motivation de nos élèves?

